

Regards sur la société et la famille dans *Okilélé* et *L'Enfant Océan* : valeurs, représentations de soi et de l'autre

Anne Studer
Escola Superior de Educação
do Instituto Politécnico de Portalegre

Résumé

On trouve dans la littérature pour la jeunesse, en particulier lorsqu'elle s'ouvre à d'autres cultures, un endroit pour lire et comprendre le monde, dans sa mouvance, sa richesse, sa diversité et sa différence. *Okilélé* et *L'Enfant Océan* sont deux œuvres françaises de la fin du XXe siècle. *Okilélé* est un album illustré écrit pour de très jeunes lecteurs, tandis que la lecture de *L'Enfant Océan* est recommandée à partir de onze ans par l'éditeur. Chacune des deux histoires s'inscrit dans une société donnée, à une époque donnée. Dans la famille ou dans la société, les valeurs, tout comme la représentation de soi et de l'autre, sont des thèmes communs aux deux œuvres, qui posent en particulier la question de la différence.

Resumo

Encontra-se na Literatura infanto-juvenil, em particular quando ela se abre a outras culturas, um lugar para ler et compreender o mundo, na sua transformação, riqueza, diversidade e diferença. *Okilélé* e *L'Enfant Océan* são duas obras francesas do fim do século XX. *Okilélé* é um album ilustrado escrito para leitores muito jovens, enquanto a leitura de *L'Enfant Océan* só é recomendada a partir dos onze anos pelo editor. Cada uma das histórias inscreve-se numa sociedade particular, num tempo particular. Na sociedade ou na família, os valores, assim como a representação de si e do outro, são temáticas comuns às duas obras, que retratam em particular a questão da diferença.

Introduction

Okilélé et *L'Enfant Océan* sont deux œuvres françaises de la fin du XXe siècle. Chacune est inscrite en son temps, et c'est l'étude du regard chaque fois porté sur la société ou sur la famille de cette fin de siècle qui est l'objet de l'article suivant. Que ce soit dans la famille ou dans la société, les valeurs, tout comme la représentation de soi et de l'autre, sont des thèmes communs aux deux œuvres, qui posent en particulier la question de la différence.

Différence du statut et de la position sociale d'abord, présente dans le regard que l'on porte sur soi, dans celui porté par les autres, visible aussi dans la façon de s'approprier

l'espace collectif. Différence au sein de la famille ensuite, associée au respect ou non des valeurs de celle-ci, et au rejet, à l'exclusion.

Nous étudierons d'abord la société telle qu'elle apparaît dans *L'Enfant Océan*. Puis nous nous arrêterons sur l'étude de la famille et de ses valeurs dans chacune des œuvres. Nous finirons par quelques suggestions pédagogiques, pour une lecture interculturelle en classe de langue.

L'Enfant Océan : une représentation de la société

L'Enfant Océan reprend ouvertement l'histoire du *Petit Poucet* de Perrault. En exergue à la première et à la deuxième partie sont

inscrites deux citations du conte original. On retrouve la famille pauvre, ses sept enfants, le lieu de vie isolé. L'ogre est lui aussi présent. Les analogies et les renvois directs sont assez nombreux, tout au long de l'histoire. Et pourtant, rien n'est non plus tout à fait pareil. On change de lieu, on change de temps, la société est différente... La trame narrative diffère elle aussi. Les enfants ne sont pas abandonnés par leurs parents, ce sont eux qui partent, qui font une fugue. Ce n'est pas non plus au coeur de la forêt que les enfants se perdent, mais dans une région française de la fin du XXe siècle, le long d'une route, d'un chemin de halage, ou d'une voie ferrée.

Sous-jacente à l'ensemble du récit, il y a une représentation de la société où se déroule celui-ci, et des valeurs qui la guident. Les valeurs, la représentation sociale, l'image de soi et de l'autre, tout surgit progressivement. La narration suit le cheminement des enfants selon un ordre chronologique. Cet ordre n'est jamais bouleversé. Cependant, la narration est polyphonique, et c'est au fil des témoignages de tous ceux qui ont vu les enfants, qui ont croisé leur chemin, ou qui les ont même secondés, que l'on suit la progression des sept. En dehors de la famille Doutreleau, la famille de Yann, le petit poucet, dont les témoignages reviennent souvent, ce sont treize narrateurs qui racontent successivement un bout de l'histoire. Dans l'ordre d'apparition : l'assistante sociale, le chauffeur routier, l'écrivain, Agathe Merle, la boulangère, le gendarme, le mécanicien, la retraitée, l'étudiante, le commerçant, l'épicier, le chômeur, l'industriel, l'adjuvant-chef de gendarmerie, l'officier pont. Et, à mesure que le puzzle de la cavalcade des enfants s'assemble, c'est aussi, au fil des témoignages et des mots, l'image de toute une partie de la société qui se forme.

Ce n'est pas une France riche et aisée qui apparaît, mais une France provinciale, villageoise, où les commérages, les on-dits, les histoires, les superstitions elles-mêmes, forment une grande partie de l'imaginaire. Le regard sur l'autre n'est pas tendre. Les stéréotypes sont là eux aussi. Les gitans sont par exemple marqués d'un sceau : « j'ai pensé que c'étaient des manouches, à cause de leurs fringues [...] » (p. 123). Le langage est ordinaire, voire populaire, et même à l'occasion traduit

par l'un des récitants à l'intention du lecteur, supposé lettré (« vous qui causez si bien », p. 33) : « – C'est le père qui y'a foutu à la baille. Traduction : le père avait jeté le cartable dans le puits, ou dans la mare, enfin quelque part où il y avait de l'eau. » (p. 11). En chemin, les enfants volent le plus souvent leur nourriture, mais ce n'est pas de la nourriture de roi : des gâteaux secs, un pot de confiture de rhubarbe, deux baguettes, une pomme, deux sandwiches jambon-beurre... Les pochettes surprises, ces « cochonneries » auxquelles il n'a jamais eu droit, font rêver l'un des enfants Doutreleau. Le plus riche est l'industriel, Faivre, l'ogre, qui a accès à la résidence secondaire, et qui a une position sociale, comme l'indique l'apparté de l'adjuvant-chef de gendarmerie : « L'ennui, c'est que la maison en question, je savais très bien à qui elle appartenait. Elle est à Faivre, ça vous dit quelque chose ? » (p. 144). L'écrivain lui aussi intimide : « J'irais bien demander au voisin s'il y a rien eu chez lui, mais j'ose pas déranger. C'est un écrivain. » (p. 49)

L'ordre social est évoqué : la nourriture se monnaie, et pour en avoir, si l'on est un enfant fugueur et que l'on n'a pas d'argent, on devra voler (comme dans le pavillon de banlieue, à la gare et dans le train), quémander (comme dans la boulangerie), ou encore attendre que quelqu'un vous en offre gratuitement (dans la fourgonnette de l'épicier).

Le vol n'est pas permis, et les enfants enfreignent la loi lorsqu'ils dérobent de la nourriture. Pourtant, la narration insiste sur les qualités morales de ces enfants qui, même s'ils volent de la nourriture, respectent généralement le bien d'autrui. Ils sont ainsi présentés comme de "bons" voleurs.

Pauvres ou riches, les hommes et les femmes sont présentés avec leurs valeurs, leurs qualités morales, leurs défauts et leurs faiblesses. Dans cette société, l'individu agit souvent selon sa conscience, et en fonction d'une morale individuelle. Celle-ci contribue cependant à définir une morale collective. Dans le récit, il n'est pas rare de voir l'un ou l'autre des narrateurs laisser libre cours aux épanchements de son âme. La bonne conscience (« ma seule consolation, c'est de savoir qu'il a sans doute mangé un peu de mon pain, ce petit, et que je l'avais donné de bon cœur. » la boulangère, p. 62), la mauvaise conscience que l'on fait taire

(« je le sais bien que j'ai pas le droit ! Je veux plus qu'on me parle de tout ça. » l'épicière, p. 118), la mauvaise conscience qui ronge l'âme (« L'idée m'est venue que je ne faisais pas grand chose de bien dans ma vie, mais que c'était normal après tout, que je ne méritais sans doute pas davantage. » le chômeur, p. 127), ou encore l'absence totale de conscience (« On m'accuse de cruauté. Je crois rêver. » l'ogre, p. 129), chacune d'entre elles apparaît successivement, narrant ainsi un ordre moral sous-jacent, où s'exprime le bien et le mal, et où sont définies un ensemble de valeurs.

L'ogre est le seul à n'avoir aucune conscience (on le dit d'ailleurs « fou »). En effet, il place le droit à la propriété au-dessus de tout et met en danger de mort les enfants qui se sont introduits illégalement chez lui. Or il est bien clair que si la société défend la propriété privée, la vie d'un homme – dans ce cas, la vie d'un enfant – devrait cependant lui être supérieur. C'est ce qu'établit le récit, en connivence supposée avec le lecteur. Mais c'est pourtant ce que conteste l'ogre, et c'est cette « cruauté » qui fait de lui un ogre. C'est d'ailleurs aussi lui qui dans le récit représente une sourde menace pour l'ordre social : « C'est ainsi. Mais cela changera peut-être plus tôt qu'on ne le pense. En tout cas nous y travaillons. Et nous sommes nombreux. » (p. 130)

Représentation de soi, représentation de l'autre

Représentation sociale, représentation de soi et de l'autre ont une forte présence tout au long de l'oeuvre. Le statut social, la richesse ou la pauvreté sont soulignées par une série de signes extérieurs, taillés au couteau et visibles aux yeux de tous. Tout est stéréotypé, sans nuances. Chacun des narrateurs observe par exemple les enfants, et l'allusion à leur apparence physique, en particulier à leurs vêtements – « des vêtements de grenier » – revient fréquemment, comme une marque sociale, un indice de pauvreté. Les parents ne font pas moins d'impression : « [...] cette fois, c'est tout le Moyen-âge qui entre dans la gendarmerie. » (le gendarme, p. 67)

Dans la famille Doutreleau, la famille du petit poucet dans l'histoire, tout va de pair, la pauvreté, la violence faite aux enfants, la

saleté, le langage ordinaire, la dégradation des vêtements, des objets, et de tout ce qui les environne. La maison, la cour sale, la voiture déginglée, et le chien qui est aussi agressif avec les arrivants que les parents. Ici, les apparences ne trompent pas : dès le départ, les Doutreleau sont marqués du signe de la pauvreté (matérielle, morale, intellectuelle), au fil d'une accumulation de signes, qui fonctionnent comme des stigmates aux yeux des autres.

Au fil du récit, les enfants se distinguent cependant de leurs parents par leurs qualités morales, et par les sentiments qui les unissent. Il y a de l'amour entre ces frères qui partagent toujours la nourriture équitablement entre tous, et qui se soucient les uns des autres. Et puis, s'ils volent de la nourriture, ils montrent toujours leur intention de respecter le bien d'autrui, et de ne rien abîmer. Au contraire de ce que l'ogre voudrait faire croire, ils ne constituent une menace pour personne, ils éveillent plutôt la pitié, et ce sont divers témoignages, versant même parfois dans le *pathos*, qui le soulignent (« des pauvres gosses, vraiment. » la boulangère, p. 60)

Malgré tout, tout comme leurs parents, les enfants ne sont pas à l'aise dans la société. Il y a notamment ce sentiment, visible dans une scène qui se déroule dans une boulangerie, que l'espace commercial appartient à ceux qui ont de l'argent, et que l'accès à cet espace est interdit à ceux qui n'en ont pas. Deux des enfants entrent dans la boulangerie, mais comme ils n'ont pas d'argent, ils restent sur le seuil. « Là j'ai compris pourquoi ils restaient si près de la porte, ça voulait dire : « On n'est pas des vrais clients, alors on s'avance pas plus... », explique la boulangère (p. 60)

Une scène similaire a lieu avec les deux parents. Arrivés à la gendarmerie pour signaler la disparition de leurs enfants, les Doutreleau, invités à prendre place sur une banquette, n'osent pas s'asseoir. « C'est le genre de personnes qui s'assoient sur des chaises ou sur des bancs. Dès que c'est un peu mou, ou un peu bas, ils pensent qu'ils vont salir ou qu'ils pourront plus se relever, ou plutôt ils estiment que c'est pas pour eux. », explique le gendarme (p. 68)

Dans un cas comme dans l'autre, pour les parents comme pour les enfants, l'espace public et social est vécu comme un espace

qui ne leur appartient pas, et où ils n'ont pas vraiment droit d'entrée. Ainsi la représentation de soi et de l'autre est-elle aussi marquée dans le récit dans la façon dont les protagonistes évoluent dans l'espace et s'approprient celui-ci. La société est comme une étrangère aux Doutreleau, une étrangère dont il faut se méfier, et à laquelle ils sont hostiles (pour les parents), ou une étrangère qui est défendue, ou inconnue, et qu'il faut s'approprier (pour les enfants qui vont prendre le train, ou voir l'océan, pour la première fois).

Les valeurs de la société sont ainsi présentées au long du livre à travers le portrait qui est fait de chacun des protagonistes de l'histoire, son système de valeurs, sa façon de se représenter la société où il vit, et la façon dont lui-même se considère et est considéré au sein de celle-ci.

A l'intérieur de la société, le système des représentations et des valeurs est en particulier vu à travers la représentation de la famille. Associée à l'idée du bonheur, elle se présente d'abord sous l'image d'un rêve avorté dans *L'Enfant-Océan*. Dans *Okilélé*, la famille n'est pas non plus un espace sans conflits, et certaines analogies peuvent être faites entre les deux œuvres.

Représentation de soi et de l'autre au sein de la famille

Dans *L'Enfant Océan*, la famille est réelle ou imaginaire. Imaginaire, elle se présente sous la forme d'un rêve avorté, celui d'un enfant qui recherche un père idéal (« J'imaginai que cet homme tranquille, là, à côté de nous, c'était notre père. » p. 38), ou celui d'un homme sans enfants qui rêve pourtant à eux :

« Et le plus drôle, c'est qu'avant de les faire monter, j'étais justement en train de penser à mes gosses, à mes gosses à moi. Enfin, à ceux que j'ai pas, vu que Catherine et moi on peut pas en avoir. Ça me travaille parce que je les adore, moi, les gosses. On en aurait qu'un, y'aurait pas plus heureux que nous. » (le chauffeur routier, p.34)

La famille réelle est celle des Doutreleau, deux parents, sept enfants, tous des garçons. C'est aussi celle, à l'autre bout du livre,

de l'ogre. Deux parents, six enfants, toutes des filles. Tout les oppose, la condition sociale, l'habitation, la mise. Si on pénètre l'univers de la première, la seconde, la famille Faivre, est seulement évoquée, et l'ogre, le père, est l'unique protagoniste de l'histoire. Les signes extérieurs (de richesse ou de pauvreté) définissent et opposent chacune des deux familles.

Yann, le petit poucet

Dans la famille Doutreleau, les parents battent, le père crie. Les enfants sont solidaires et unis, mais le plus jeune, Yann, le petit poucet, n'est pas aimé de ses parents. Mal-aimé dès sa naissance, c'est aussi parce qu'il ne partage pas les valeurs familiales qu'il est rejeté. Au contraire de ses frères qui ne se « mêlent » pas d'apprendre, il prend très tôt goût à l'école, et aux livres. Et les compliments qu'il ramène de l'école pour ses succès scolaires irritent. Sa différence lui vaut le rejet de ses parents, qui considèrent qu'il ne fait rien. Comme le dit l'un de ses frères : « les parents l'ont pris en grippe, on sait pas pourquoi. Parce qu'il est pas pareil peut-être. Ou bien parce qu'il travaille pas et mange quand même. » (p. 27)

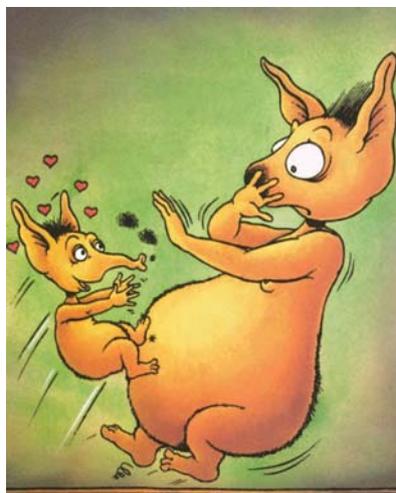
Les parents ne supportent pas que l'enfant donne plus d'importance aux livres et à l'étude qu'aux travaux de la ferme, pour lesquels il ne montre aucune disposition. Eux-mêmes n'accordent aucune valeur à l'étude, et le considèrent comme un fainéant. Et l'enfant est donc puni pour sa différence et son adhésion à un autre système de valeurs. S'il semble préférer continuer à travailler pour l'école, plutôt qu'aider aux travaux des champs, il est battu. Et si, plongé dans ses livres, il ne répond pas aux appels pour le dîner, c'est le cartable, et tout son contenu, qui sont jetés à l'eau.

La séparation entre l'enfant et ses parents est consommée, dès le début du récit. L'enfant ne communique jamais avec ses parents, qui « [...] en ont peur, je crois. » (Fabien, frère de Yann, p. 27). Yann est celui qui provoque le départ. C'est lui entraîne ses frères derrière lui. Il est donc celui qui met en danger la cellule familiale, et qui la détruit, en privant les parents de leurs enfants, et vice-versa. Mais la brève séparation des parents et des enfants est finalement bénéfique, puisqu'elle resserre

les liens. Et c'est aussi Yann qui souhaite ce dénouement : lui qui avait fait croire à ses frères que leurs parents voulaient les tuer dévoile finalement à son frère le plus âgé la vérité, ce sont des chatons nés à la ferme qui devaient être tués, pas eux, et il insiste pour que son frère rapporte sa parole aux autres, (« tu le diras aux autres hein ? », p. 150). Avec cet aveu, le lien entre les parents et les enfants est finalement reconstruit.

L'affection se révèle au moment de la séparation, de la perte. Les parents se mettent à la recherche des enfants, ils alertent le commissariat, ils se sentent soulagés quand ils sont retrouvés, et le lien de filiation, maternel, aussi bien que paternel, est doublement souligné. Lors du tout premier contact après les jours de fugue, au téléphone, les parents expriment leur affection, en employant des mots que jamais ils n'auraient utilisé "avant" la disparition des enfants :

«- C'est où que vous êtes mes petits ? elle [la mère] a dit, et je l'avais jamais entendue nous appeler comme ça, ses petits...[...] Le père a dit qu'il appelait les gendarmes et qu'ils seraient là avant le jour,



qu'on s'inquiète pas. Lui aussi a dit « mes enfants » et ça faisait drôle... » (p.142)

Entre les parents et les enfants, il y a donc un avant et un "après", que l'on imagine bien meilleur.

Yann, lui, ne revient pas, et il disparaît à jamais. Peut-être pour retrouver le monde des contes, comme le signale le dernier des récitants : « L'idée m'est venue que cet enfant n'était pas réel, qu'il venait du monde des contes. Que j'avais le droit d'y entrer pour un instant. Qu'il voulait bien m'y accepter. » (l'officier pont, p.152) Cette affirmation donne aussi un dernier éclairage au titre, assez énigmatique. Tout au long du texte, l'enfant se dirige intuitivement vers l'océan (de ce côté-là, la lumière est plus claire). L'océan de L'Enfant Océan est peut-être juste l'océan des livres, celui de l'intertexte, et celui de tous les contes auxquels celui-ci peut aussi renvoyer.

Dans le conte de Perrault, c'est le petit poucet qui apporte richesse et prospérité à sa famille, en faisant preuve d'intelligence, de ruse et d'adresse. Dans L'Enfant Océan, c'est Yann qui guide ses frères. Toujours en éveil, c'est également un gardien.



Okilélé

Dans les années 1990, une autre histoire reprend le thème de l'enfant différent. Dans *Okilélé* (Oh qu'il est laid), de Claude Ponti, le petit dernier de la famille est laid (il est affublé d'une petite trompe qui le défigure aux yeux de sa famille, et aussi, par conséquent, à ses propres yeux), et il dérange les autres (c'est-à-dire qu'il est dérangeant). Il essaie de communi-

quer, et l'illustration montre bien les liens qu'il veut tisser : ce sont de vraies cordes qu'il tend entre tous les membres de la famille. Pourtant, le projet échoue chaque fois : « Parfois Okilélé attachait les gens de sa famille avec des cordes pour parlophoner tous ensemble. Il arrivait à bien les attacher, il n'en oubliait aucun... mais à chaque fois son parlophone était trop serré, et les choses ne marchaient pas du tout comme il voulait. »



«...mais à chaque fois, son parlophone était trop serré, et les choses ne marchaient pas du tout comme il voulait.»

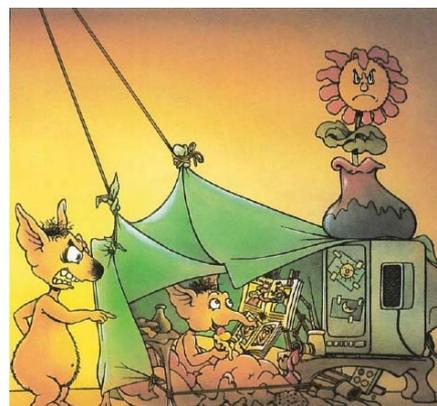
L'enfant finit par s'isoler de lui-même, et construit une maison toute en galeries qui passe sous celle de ses parents, où il passe la plupart de son temps. Il lui est pourtant encore possible de circuler d'un espace à l'autre, jusqu'au lundi où il dérange un peu plus que d'habitude. Ce lundi-là, son père prend des briques et du ciment et bouche le passage (« Ils ne voulaient plus le voir. Qu'il retourne dans son trou. Et qu'il y reste ! Jusqu'à la fin des fins ! »). Okilélé sort alors de la maison par une des galeries souterraines qu'il a creusées et il part. Okilélé a tout un univers à conquérir et à découvrir, il a surtout besoin de trouver celui ou celle qui aura besoin de lui. Il apprend à parler avec les arbres, il réveille un soleil et une princesse endormie. Puis il revient, mais il ne trouve qu'une maison détruite, et une rivière de larmes qu'il remonte pour découvrir sa famille en pleurs. Son retour les sauve tous du malheur, car ils avaient finalement besoin de lui : « tout allait mal depuis qu'il était parti. Les mots disaient le contraire, les mains faisaient autre chose, et les repas n'avaient plus de goût. » Ainsi Okilélé est-il, malgré sa différence et le rejet initial qu'elle provoque, indispensable au bonheur de sa famille.

Aucun des deux héros ne s'entend bien avec ses parents, et ils ont aussi leur part de responsabilité dans la mésentente. Le moment du repas, rituel familial, peut devenir très conflictuel si les règles ne sont pas respectées : répondre à l'appel pour venir à table, ne pas commencer avant les autres sont des règles de bienséance. Or Yann ne répond pas aux appels du dîner, quatre fois de suite. Quant à Okilélé, non seulement il commence avant tout le monde, mais il mange tout, et ne laisse rien aux

autres. La soupière est vide quand on soulève le couvercle, comme le montre l'illustration. Le texte nous apprend donc que « *quand il réussissait à être à table en même temps que tout le monde* [je souligne], tout le monde était fâché. »

Et puis, Yann tient tête à ses parents, son mutisme peut être pris pour une insolence, et il semble même afficher une sorte de mépris (du moins est-ce ainsi que la mère interprète l'attitude de son fils : « Sauf qu'y s'est mis à nous regarder avec cet air que j'aime pas. C'est qu'y vous ferait baisser les yeux, le petit serpent. Y faut lever la main pour qu'y cède. Devant ses parents ! Ça se prend pour quoi ? », p. 20).

Okilélé est maladroit. Maladroit dans ses tentatives de communication vouées à l'échec, il dérange, souligne le texte. Chacun est occupé dans son coin, et Okilélé, qui veut « parlophoner » sans s'occuper de la disponibilité des autres, finit par incommoder tout le monde, semble nous dire l'illustration. Et s'il construit une cabane, c'est dans le coin de la télévision, ce qui empêche qui que ce soit d'y avoir accès, nous montre-t-elle aussi.



L'enfant qui est représenté n'est donc pas un enfant innocent. Yann a adopté le mutisme, il est insolent, il tient tête à ses parents, il leur fait baisser le regard, et c'est par rage qu'il entraîne ses frères derrière lui hors de la maison (« alors la rage m'est venue au cœur. Elle s'est coulée dans mon corps tout entier, dans mes mains, dans mes épaules. Je n'étais plus que cela : un bloc de rage. », p. 148). Okilélé ne laisse personne en paix ; il est gourmand et mange la part des autres ; il mange aussi des glaces en dehors des repas, à l'abri de la cabane qu'il s'est fabriquée, et il prive ses frères et soeur de télévision en transformant l'objet en pilier de cabane.

Aucun d'eux ne trouve sa place dans la famille, ce qui est matérialisé par le refus d'un espace personnel. Depuis sa naissance, Yann doit dormir dans le lit de ses frères aînés, et Okilélé finit par s'installer un lit sous l'évier, près de la poubelle. Son meilleur ami est le réveille-matin, lui aussi un incompris (« ils me disaient : s'il te plaît, réveille-nous demain matin, surtout, n'oublie pas ! et moi, le matin suivant, je les réveillais... mais là, ils me tapaient dessus... pour dormir encore... »), que l'on a cassé et jeté.

Et pourtant, ce sont eux les héros de l'histoire, et ce sont leurs valeurs qui doivent logiquement attirer la sympathie du lecteur. Or ces valeurs ont elles aussi leur signification, elles ne sont pas non plus innocentes, et elles transmettent une autre idée du monde. Dans cet autre ordre de valeurs, la lecture est importante : Yann et Okilélé aiment tous les deux lire, Yann, les livres scolaires, Okilélé, les contes pour enfants ; l'homme et l'univers sont complices : au contraire de ses parents, dont les poubelles sont toujours pleines, et l'évier rempli de vaisselle sale, Okilélé adopte une attitude écologique, et sa maison est propre, ordonnée, "verte" ; enfin, dans ce nouvel ordre de valeurs, la communication passe en même temps que les sentiments, et les affects se montrent et s'expriment positivement.

Le plus jeune, le plus petit, le plus laid ou le plus fainéant aux yeux des autres, d'une façon ou d'une autre, chacun des deux héros doit assumer une différence. Le premier le fait dans l'opposition silencieuse et le passage à l'acte, qui détruit provisoirement la famille, le second en partant à la recherche de quelqu'un

qui ait besoin de lui. Chacun d'eux protège et reconforte un frère, ou un ami. Tous deux comprennent l'univers : Yann sait lire la lumière dans le ciel, Okilélé parle avec les étoiles et avec les arbres. Et finalement la différence, qui est accompagnée de pouvoirs magiques (Okilélé fait pousser une montagne, Yann s'oriente aussi bien qu'une boussole), est salvatrice. Car Yann et Okilélé contribuent, chacun à leur manière, au bonheur de leur famille.

Trois pistes pédagogiques pour le cours de français langue étrangère

– **Parler des valeurs de la famille: le respect des valeurs.** Répartir des tâches; certains doivent adopter le point de vue des parents dans *Okilélé* ou *L'Enfant Océan*, d'autres celui de l'enfant différent. Les scènes de conflit peuvent être dramatisées. Puis tous expriment leur point de vue, exposent leurs reproches, leurs désirs, et expliquent ce qu'ils souhaiteraient de l'autre. Chercher finalement ensemble des solutions : comment faire pour que tout aille mieux ?

On peut aussi se rappeler la fonction de la patrouille du conte inventée par Pierre Gripari (1983), et s'atteler à la tâche : il s'agit alors de moraliser chacune des deux histoires. Qui a mal agi ? Quand ? Pourquoi ? Que faut-il changer dans le conte pour que celui-ci obéisse à la morale ? Les valeurs du groupe (ou des groupes) seront ainsi définies.

– **Parler des valeurs de la société : le logement.** Reconnaître les habitudes culturelles à travers la description des logements faites dans *L'Enfant Océan* et *Okilélé*. Observer les oppositions réalisées dans chacune des deux oeuvres (la ferme des Doutréleau, le pavillon de banlieue, la résidence secondaire de l'ogre dans *L'enfant Océan* et la maison familiale opposée à la maison souterraine d'Okilélé dans *Okilélé*). Reconnaître les valeurs qui se dégagent de chacune des représentations : par exemple, Okilélé a une maison propre et ordonnée (en opposition à la saleté de la cuisine dans la maison familiale). Élargir le sujet en comparant avec des vrais reportages en ligne, par exemple les photos et les reportages vidéos de *Marie-Claire maison.com*, des reportages qui parlent parfois d'habitudes bien françaises, comme chiner,

faire les puces, ou encore rapporter de ses voyages des objets pour la maison, et qui montrent l'importance qui peut être donnée au logement dans cette société (ou dans une autre société que l'on aura choisi d'étudier). Rechercher des documents pour élargir encore la comparaison à de nouvelles sociétés, à d'autres civilisations. Sortir des murs de l'école pour repérer dans les librairies environnantes le nombre de magazines ou de revues consacrées au logement, à l'habitation. Parler enfin de la place du logement dans sa propre société.

– **Parler des valeurs de la société : l'alimentation.** Examiner la façon dont les personnes s'alimentent dans *L'Enfant Océan* et *Okilélé*. Ce n'est jamais de la nourriture de roi. C'est cependant de la nourriture à laquelle on prend souvent plaisir. Comparer ces données (les opposer même) avec celles que l'on trouve au sein du reportage réalisé pour la candidature officielle du repas gastronomique français au patrimoine immatériel de l'humanité, vidéo disponible en ligne sur le site de l'Unesco. Observer le décalage. Parler de la place de l'alimentation dans d'autres sociétés, dont la sienne.

Conclusion

Dans *L'Enfant Océan* comme dans *Okilélé*, la différence est représentée à travers une somme de problèmes qui lui sont liés, en particulier au sein de la famille : image de soi et de l'autre, incompréhension, absence de communication, rejet, exclusion. La différence heurte le système de valeurs établies, et le questionne. Elle crée un vrai problème, et elle peut originer de vraies destructions.

Dans *L'Enfant Océan*, la question de la différence est finalement éludée, puisque Yann, une fois sa mission comme accomplie, disparaît à jamais. Gommée à la fin du livre, la différence de l'enfant n'en est pas moins souvent louée au fil des pages. C'est lui le héros de l'histoire. Dans *Okilélé*, la différence finit par être résolue positivement, car c'est le retour du petit héros qui rend le bonheur à toute la famille. Différence gommée à jamais ou finalement reconnue, c'est en fait ici le fait que chacune des deux œuvres apporte une contribution à l'éducation à la différence qui importe.

Au-delà de leur portée littéraire et de la force de leur discours, *L'Enfant Océan* et *Okilélé* sont deux œuvres qui portent un regard sur une époque et une société données. Evoquons pour conclure leur intérêt pour la classe de langue du français langue étrangère, où les documents des manuels présentent encore trop souvent l'image de sociétés stéréotypées et idéalisées, voir aseptisées. Leur lecture en classe de langue peut en effet permettre de découvrir d'autres regards, d'autres discours, qui surprendront peut-être.

Bibliographie

GRIPARI, Pierre (1983), *La Patrouille du conte*, Lausanne : éditions L'Age d'homme.

MOURLEVAT, Jean-Claude (1999), *L'Enfant Océan*, Paris : éditions Pocket Jeunesse.

PONTI, Claude (2009), *Okilélé*, Paris : coll. Lutin Poche de L'École des Loisirs, éditions L'École des loisirs (Original publié en 1993).